

# EGON ERWIN KISCH ET ANDRÉ GIDE : L'ORIGINALITÉ DU VOYAGE EN TRAIN À TRAVERS L'URSS

CLAUDE FOU CART

Dans l'article intitulé « À l'heure où l'écriture se dénoue » et publié par *Variétés* en juin 1929 <sup>1</sup>, René Crevel prend à partie Henri Béraud qui, comme « reporter », n'épargne point sa peine et a subi dix-huit heures de chemin de fer, rien que pour décrire la gare de Berlin qu'il a vue de dimensions cyclopéennes, alors qu'elle n'est pas plus vaste qu'un de nos « embarcadères de ceinture ». Mais le poète surréaliste ignore que le même Henri Béraud avait entrepris un voyage en Russie en 1925. Or « le train de Zilupe-Sébej <sup>2</sup> » va mener Henri Béraud, qui n'est guère un partisan du nouveau régime, à Moscou, c'est-à-dire « aux portes de l'Énigme <sup>3</sup> ». Le train est alors l'unique possibilité qu'ont les « Occidentaux » d'entrer en contact avec une réalité qui à la fois les intrigue et les force à aborder, dans le cas d'Henri Béraud, une société méprisée, mais source d'une certaine « émotion <sup>4</sup> » qu'il va résumer d'une manière qui ne lui est pas propre, mais qui envahit tout visiteur quelle que soit sa vision du régime soviétique :

« Est-ce Icarie ou Paestum ? Eldorado ou Gomorrhe ?  
L'imagination travaille, la curiosité vous ôte le sommeil <sup>5</sup>. »

- 
1. René Crevel, *Babylone*, Paris, Pauvert, 1975, p. 213.
  2. Henri Béraud, *Ce que j'ai vu à Moscou*, Paris, Les Éditions de France, 1925, p. 8.
  3. *Ibid.*, p. 14.
  4. *Ibid.*, p. 18.
  5. *Ibid.*, p. 14.

Le voyage en train devient ainsi l'évocation non pas de ce que Crevel concevait, à propos d'Henri Béraud, comme l'emphase littéraire d'une réalité difficilement saisissable, mais bien d'une « vie en pays communiste ou marxiste » qui ne « surprenait point » Henri Béraud, l'« Occidental », « dans ses habitudes <sup>6</sup> ». Voyager en train peut être, d'une certaine façon, s'abstraire à la réalité, revenir en arrière. Le dernier voyage en Union soviétique, en cet été 2001, du dictateur de la Corée du Nord rendant visite au Président Putin en est un exemple. Traverser la Sibérie, aller à Moscou visiter le tombeau de Lénine, c'est de toute évidence oublier la réalité présente, glorifier une époque révolue. Les défenseurs de l'ancien régime ne s'y sont pas trompés ! Mais, dans les années qui précèdent la Seconde Guerre mondiale et surtout les premières années du stalinisme, il s'agit avant tout, par delà les oppositions politiques, de découvrir un moyen de transport qui n'est point simplement considéré comme le reflet de l'évolution technique du monde moderne, mais surtout comme un moyen pour « relier les peuples éparés <sup>7</sup> », ce que Walter Benjamin soulignait lui-même dans *Das Passagen-Werk* <sup>8</sup>, étant entendu qu'on ne peut réduire cette analyse aux conceptions développées dans la deuxième partie du XIX<sup>e</sup> siècle qui laissaient supposer que le chemin de fer était le « dernier moyen de transport » susceptible de former les masses, de développer la fraternisation et, en fin de compte, « l'activité productrice des hommes », si nous prenons pour argent comptant les affirmations de Pierre-Maxime Schuhl dans son ouvrage sur *Machinisme et philosophie* de 1930 <sup>9</sup>. L'analyse de Walter Benjamin mettait en valeur la conception bourgeoise du chemin de fer au XIX<sup>e</sup>, son instrumentation au service du capitalisme, mais elle n'était point là pour prolonger la réflexion saint-simoniste du siècle précédent dans une période de l'histoire européenne qui s'impose comme celle de la rupture existant entre le capitalisme et le communisme.

Il n'est ainsi pas étonnant de constater que le voyage en URSS se présente comme la possibilité de franchir « la frontière rouge <sup>10</sup> » et cela dans un cadre qui est bien celui de l'aventure : le « couloir du

---

6. *Ibid.*, p. 16.

7. Michel Chevalier, *Chemin de fer. Extrait du dictionnaire de l'économie politique*, Paris, 1852, p. 20.

8. Walter Benjamin, *Das Passagen-Werk*, t. 2, Francfort s. M., Edition Suhrkamp, 1983, p. 739.

9. *Ibid.*, p. 144.

10. Henri Béraud, p. 8.

wagon » a « quelque chose de semblable au roof d'un paquebot <sup>11</sup> ». Avec raison Anke Gleber parle de cette « aventure » comme d'un « voyage modèle » (*Modellfahrt*) qui s'insère tout naturellement dans une certaine vision de « l'utopie socialiste <sup>12</sup> ». Encore faut-il comprendre que l'essentiel de cette approche de l'Autre par le voyage en train ne peut se concevoir comme un récit de voyage au sens propre, c'est-à-dire comme la présentation d'une réalité vécue. André Gide fait, dès le chapitre II du *Retour de l'URSS*, une analyse lucide de la nature même de cette description du pays de l'Autre. Il ne s'agit pas, à ses yeux, de voyage en « naturaliste ravi de découvrir là-bas quantité de plantes nouvelles ». Sans abandonner la comparaison végétale, il résume à merveille son attitude :

« Ce qui m'importe c'est l'homme, les hommes, et ce qu'on en peut faire, et ce qu'on en fait. La forêt qui m'y attire, affreusement touffue et où je me perds, c'est celle des questions sociales <sup>13</sup>. »

Entre les « plantes nouvelles » et la « forêt », il y a une différence essentielle qui transforme l'attitude même du voyageur. Le train est un lieu privilégié au sein duquel on peut à la fois percevoir un paysage de rêve, mais, en même temps, l'ignorer. On l'observe à travers la vitre et tout devient « touffu », obscur. Le contact est absent. D'où une double attitude : le désir d'aller à la rencontre de son rêve, mais aussi cette terrible déception de ne point pouvoir saisir la forêt comme une simple plante qui pousserait à la portée de notre main. Un phénomène fait alors surface qui n'est point à négliger. Dans *Moskau* (1927) <sup>14</sup>, Walter Benjamin, parlant de la capitale soviétique, signale que Moskau est une « ville silencieuse ». Le voyage en train est d'abord, lui aussi, un monde du silence et André Gide se plaindra de « ne pouvoir communiquer avec le reste du train <sup>15</sup> ». Et il ira à la rencontre d'une « bande de Komsomols en vacances ». Il s'agit en fait de faire éclater le carcan du silence. Évidemment la question qui se pose à ce niveau politique est de savoir quelle est la part de la « fiction » ou même du « mensonge » dans cette stratégie du voyage. Et cette question est permanente dans le

---

11. *Ibid.*, p. 10.

12. Anke Gleber, « Die Erfahrung der Modernen in der Stadt. Reiseliteratur der Weimar Republik », in *Der Reisebericht*, Francfort s. M., Suhrkamp Taschenbuch, p. 463.

13. André Gide, *Souvenirs et voyage*, Paris, Pléiade Gallimard, 2001, p. 759.

14. Walter Benjamin, *Moskau* in *Denkbilder*, Francfort a. M., 1982, p. 19. Voir, sur ce point, l'analyse d'Anke Gleber, *op. cit.*, p. 477-478.

15. André Gide, *op. cit.*, p. 758.

récit de voyage <sup>16</sup>. André Gide prend soin de préciser l'importance de la parole dans cette découverte du monde idéal :

« Aussi bien nulle part autant qu'en URSS le contact avec tous et n'importe qui ne s'établit plus aisément, immédiat, profond, chaleureux <sup>17</sup>. »

Le récit de voyage est le reflet d'une épopée qui commence dans la curiosité, l'élan et se prolonge dans la solitude. Dans l'ouvrage d'Henri Béraud, le paquebot se transforme en objet solitaire qui traverse un paysage « sans ville ni village » : « Les lignes du chemin de fer passent là dedans toutes droites comme des sondes <sup>18</sup>. »

Et Gide insiste, à son tour, sur « le contact avec tous <sup>19</sup> » et parle de sa « curiosité [...] pour les hommes », c'est-à-dire « le peuple <sup>20</sup> ». Cette curiosité pousse l'écrivain à franchir la distance qui le sépare du peuple. Observant la fête de la jeunesse à Moscou, il ajoute : « Et combien d'entre eux j'eusse voulu presser sur mon cœur. »

Nous sommes passés dans une période de l'histoire humaine où l'essentiel n'est plus le regard qui percerait le secret des hommes, mais bien cette capacité physique à ressentir la présence, c'est-à-dire l'extrême proximité, de ces « êtres » dont André Gide nous dit qu'ils sont « parfaits <sup>21</sup> ». À nouveau c'est André Gide qui résume très concrètement cette attitude du voyageur :

« En dépit des différences de langue, je ne m'étais jamais encore et nulle part senti aussi abondamment camarade et frère ; et je donnerais les plus beaux paysages du monde pour cela <sup>22</sup>. »

Certes il est évident, comme le souligne Anke Gleber <sup>23</sup>, que Moscou est le « but idéologique dont rêve tout voyageur appartenant à la gauche critique sous la République de Weimar ». Mais il serait inutile de s'en tenir à une simple analyse des intentions politiques de ces voyageurs. Ce qui apparaît beaucoup plus nettement, c'est justement la cérémonie du voyage en chemin de fer qui respecte un certain nombre de règles que nous ne pouvons négliger. En

16. Peter J. Brenner, « Die Erfahrung der Fremde. Zu Entwicklung einer Wahrnehmungsform in der Geschichte des Reiseberichts », dans *Der Reisebericht*, *op. cit.*, p. 14.

17. André Gide, *op. cit.*, p. 757.

18. Henri Béraud, *op. cit.*, p. 15.

19. André Gide, *op. cit.*, p. 757.

20. *Ibid.*, p. 756.

21. *Ibid.*, p. 756.

22. *Ibid.*, p. 756.

23. Anke Gleber, *op. cit.*, p. 472 (« Moskau ist das ideologische Traumziel linkskritischer Weimarer Reisende »).

effet, il existe une rupture extrêmement nette entre le monde extérieur et celui qui est perçu à l'intérieur même de la « sonde » décrite par Henri Béraud.

Dans son *Retour de l'URSS*, André Gide ne décrit point l'extérieur du train, le « paysage ». Il procède d'une manière apparemment curieuse. Il cherche avant tout à éliminer ce dont pourtant il fait encore l'éloge :

« L'âge venant, je me sens moins de curiosité pour les paysages, beaucoup moins, et si beaux qu'ils soient, mais de plus en plus pour les hommes <sup>24</sup>. »

Excuses hésitantes, parfois maladroites, volonté de ne point vexer ses lecteurs ou tout simplement crainte de paraître jeter aux oubliettes des clichés littéraires qui obsèdent le connaisseur de la littérature russe et peut-être cette prudence gidienne qui le pousse à ne pas renier toute la valeur du voyage traditionnel, à ne pas faire disparaître ce qui se passe de l'autre côté de la vitre. D'ailleurs Gide va jusqu'à faire des promesses qui seront mal tenues :

« Des paysages, je parlerai pourtant, mais je raconterai d'abord mon premier contact avec une bande de "Komsomols <sup>25</sup>". »

Ruse suprême qui l'amène non pas à décrire le paysage qui se déroule devant lui, mais à le transformer en conte de fée :

« [...] forêts coupées de clairières mystérieuses où le soir tombe avant la fin du jour, et l'on imagine le Petit Poucet s'y perdant <sup>26</sup>. »

Tout comme Gide adore « bricoler » sur les mythes, il transforme ici le paysage et le sort de la réalité immédiatement vécue. Courte extase et excursus qui nous plonge dans un décor d'opéra à la veille de Noël !

La raison de cette stratégie est simple, le train n'est plus un observatoire d'une réalité qui passe devant vos yeux sans que vous puissiez l'atteindre, la toucher de vos propres mains. L'organe qui prend ici un rôle décisif dans l'expérience du voyage en train, c'est l'oreille et non plus l'œil. Car l'oreille est ce qui rapproche, dans *Le Retour de l'URSS*, le voyageur du pays qu'il traverse. Elle est la source de connaissances. Ce que Gide recherche c'est le « contact

24. André Gide, *op. cit.*, p. 757.

25. *Ibid.*, p. 757.

26. *Ibid.*, p. 759. Dans *André Gide. Voyage et écriture* (Presses Universitaires de Lyon, 1983, p. 385), Pierre Masson parle de « l'univers du conte » comme d'« une anti-initiation, en ce sens que le bonheur et la vérité ne sont pas des récompenses destinées à des voyageurs méritants ». En ce sens, il est plus facile de comprendre cette intrusion « négative » du conte dans le *Retour de l'URSS*. Le récit du voyage en train comporte ainsi deux modes d'écriture qui caractérisent au mieux l'attitude adoptée par Gide face à ce genre de voyage.

direct avec un peuple de travailleurs <sup>27</sup> ». Mais il y a plus. En effet, dans le train, ce lieu fermé, Gide part à la recherche des sons. Et, avec une stratégie, qu'il pratiquait pour attirer l'attention de la jeunesse, André Gide cherche à « entrer en relations avec ceux, dit-il, dont je ne comprends pas la langue <sup>28</sup> », ce qui est de moindre importance. Car la parole s'impose malgré cet obstacle banal : « Un "Komsomol" ne se tient jamais pour battu, nous disaient-ils en riant <sup>29</sup>. »

Et à la simple parole s'ajoute évidemment le contact direct. L'oreille a des lois différentes de celles de l'œil. Elle exige la proximité des partenaires :

« [...] il faisait particulièrement chaud ce jour-là, tous entassés les uns contre les autres, on étouffait, c'était charmant. »

Mais il serait naïf de ne point tenir compte ici de l'aspect « politique » de cette stratégie du voyage en train qui n'est pas seulement aux mains de l'écrivain. Il suffit de citer à nouveau Henri Béraud qui, hostile au régime soviétique, ne manque de signaler la présence dans le train d'une certaine surveillance : « L'homme aux lunettes d'or se tenait immobile sur un strapontin, et son regard glacé ne nous quittait pas <sup>30</sup>. »

Dans le *Retour de l'URSS*, Gide parle de « la fidèle camarade Bola Boleslavskaïa <sup>31</sup> ». Aragon insiste sur « le dégoût qu'elle inspirait à nos voyageurs, lesquels évidemment ne pouvaient et ne voulaient voir en elle qu'une espionne faisant son rapport à qui de droit sur ce qu'elle entendait des conversations <sup>32</sup> ». Le voyage se déroule dans une situation de claustration : « Mais ce qui ne nous plaisait guère, c'était de ne pouvoir communiquer avec le reste du train <sup>33</sup>. »

La scène décrite par Gide peut pourtant étonner si l'on ne tient point compte de la définition de la jeunesse soviétique que nous donne l'écrivain. La rencontre de Gide avec les Komsomols n'est point privée de connotations politiques. Elle traduit un certain mythe de la jeunesse que Gide développe à partir de sa propre vision du monde soviétique. Dans une note qui accompagne le chapitre II du *Retour de l'URSS*, Gide parle de « l'extraordinaire pro-

27. *Ibid.*, p. 753.

28. *Ibid.*, p. 758.

29. *Ibid.*, p. 758.

30. Henri Béraud, *op. cit.*, p. 11-12.

31. André Gide, *op. cit.*, p. 756.

32. Aragon, *L'Œuvre poétique*, Paris, Livre Club Diderot, t. V, 1975, p. 179. Voir aussi André Gide, *op. cit.*, p. 1334, note 14.

33. André Gide, *op. cit.*, p. 758.

longement de la jeunesse » et il établit une distinction entre les adolescents « de chez nous » dont « les jeux sont faits » et cette jeunesse « riche de promesses <sup>34</sup> ». D'où cette sensation de « bonheur épanoui » que ressent l'écrivain face à ces enfants <sup>35</sup>.

Pour Gide, le voyage en train devient donc une sorte de bain de foule si l'on entend par là non pas simplement une rencontre avec un public, mais bien plus une sorte de cérémonie dans laquelle le paysage extérieur disparaît au profit d'une grande fête dans le sens que l'homme de gauche qu'est alors André Gide donne à ce spectacle : « On respire partout une sorte de ferveur joyeuse <sup>36</sup>. »

C'est au sein même du train que s'épanouit une sorte de communauté joyeuse ouverte sur l'avenir d'une jeunesse capable de représenter le communisme comme force de changement. La jeunesse est la preuve de cette possibilité, sa rencontre une situation exceptionnelle qui échappe à l'écoulement du temps, au train qui traverse la « forêt » pour illustrer l'avenir de ce que Gide appelle « l'humanité ». Le paysage s'efface devant « l'homme » et une « sympathie violente <sup>37</sup> » s'exprime comme le reflet d'une espérance. Gide résume alors son choix :

« En dépit des différences de langue, je ne m'étais jamais encore et nulle part senti aussi abondamment camarade et frère ; et je donnerais les plus beaux paysages du monde pour cela <sup>38</sup>. »

Comme le souligne Anke Gleber <sup>39</sup>, Egon Erwin Kisch (1885-1948) est, lui, un « détective », un « reporter critique » et son voyage en URSS a lieu en 1925-1926. Mais, derrière cette façade professionnelle, on ne doit pas oublier que le journaliste insiste lui-même sur le fait de vouloir « raconter le vécu » d'un point de vue subjectif <sup>40</sup>. Et c'est, du propre aveu d'Egon Erwin Kisch, durant son voyage en URSS qu'il put écrire ses « premiers reportages véritables <sup>41</sup> » et notamment ce récit intitulé « La Russie dans le train » (*Russland in der Eisenbahn*). Egon Erwin Kisch part de Moscou et traverse en train la Russie. Mais il accorde une importance inégalee

34. *Ibid.*, p. 759.

35. *Ibid.*, p. 754.

36. *Ibid.*, p. 754.

37. *Ibid.*, p. 757.

38. *Ibid.*, p. 757.

39. Anke Gleber, p. 467.

40. Christian Siegel, « Reporter : Schriftsteller der Wahrheit. Egon Erwin Kischs Begründung des Fakten-Genres », in *Egon Erwin Kisch, Text + Kritik*, 1980, p. 17.

41. Egon Erwin Kisch, *Nichts ist erregender als die Wahrheit*, Francfort s. M., Vienne et Zurich, Büchergilde Gutenberg, t. 1, 1891, p. 173.

par rapport à André Gide à la description des réalités sociales des voyageurs. Et le voyage en train permet au reporter de remplir sa fonction qui est de « pratiquer des études de milieux <sup>42</sup> ». En fait, « on ne peut écrire sans connaître la réalité » (*Aber würde nicht schreiben, ohne zu schreiben*) <sup>43</sup>. Et il s'agit tout d'abord de décrire une société diverse. Moscou se présente comme une « orgie des contrastes <sup>44</sup> ». Il ne peut être question, aux yeux d'Egon Erwin Kisch, de réduire la réalité à une rencontre exceptionnelle qui concentre toute l'attention des voyageurs et résume l'idéal du communisme, ainsi que Gide sachant mettre en valeur une jeunesse devenu modèle de l'avenir communiste.

Cette conception du reportage transforme complètement le contenu du récit. Il s'agit pas, pour Egon Erwin Kisch, d'ignorer le paysage, mais, au contraire, d'offrir un travelling qui permet au reporter d'offrir une série d'images contrastées de la capitale soviétique. Dans *Moskau* (1927), Walter Benjamin s'efforcera de présenter une « image réfléchie » (*Denkbild*) du voyage, ce qu'il résume en associant réalité vécue et réflexion sur la structure économique et politique de la population : « Il n'en est pas autrement de l'image offerte par la ville et les gens que de la description de la réalité intellectuelle <sup>45</sup>. »

Le voyage en train, tel que le conçoit Egon Erwin Kisch, est en fait le kaléidoscope d'un monde dans lequel la vie à l'intérieur du compartiment alternent avec le paysage russe. À la scène des toilettes devant lesquelles se développent des « discussions » sur la situation du prolétariat en Allemagne succèdent des indications sur la pauvreté des campagnes russes :

« Dehors il y a de l'air et des steppes neigeuses. Les forêts peu abondantes. On reconnaît la pauvreté du bois dans la région aux maisons <sup>46</sup>. »

Contrairement à Gide, Kisch ne laisse pas parler les voyageurs soviétiques. Il se contente de rapporter leurs questions : « Et qu'est ce qu'on danse à Berlin <sup>47</sup> ? ». Pour Egon Erwin Kisch, « rien n'est

42. Dieter Schlenstedt, *Kisch. Sein Leben und sein Werk*, Verlag das europäische Buch, Westberlin, 1985, p. 204. L'auteur de cette étude cite directement Egon Erwin Kisch : « Toute étude de milieu est un reportage » (*Jede Milieustudie ist Reportage*).

43. *Ibid.*, p. 205.

44. Egon Erwin.

45. Walter Benjamin, *Moskau*, *op. cit.*, p. 16. Voir l'analyse d'Anke Gleber, *op. cit.*, p. 477.

46. Egon Erwin Kisch, *op. cit.*, p. 178 (« Draussen ist Luft und Schneesteppes. Spärlich die Waldungen, man erkennt die Holzarmut der Gegend an den Wohnstätten [...] »).

47. *Ibid.*, p. 179.



plus stupéfiant que la simple vérité, rien n'est plus exotique que le monde autour de nous, rien n'est plus riche pour notre imagination que le concret. Et il n'y a rien de plus sensationnel dans le monde que le temps dans lequel nous vivons <sup>48</sup> ».

La notion même de « concret », en allemand de *Sachlichkeit*, ne peut être négligée. En effet, elle guide Egon Erwin Kisch dans sa propre conception du journalisme. L'article paru le 8 octobre 1918, à Vienne, dans le *Literarisches Echo* <sup>49</sup> fournit une définition de l'attitude adoptée par le journalisme. Kisch tente de décrire le rôle du journaliste dans la société moderne. Et cette réflexion met en valeur la différence existant entre le projet gidien et l'entreprise de Kisch sur le terrain. Pour ce dernier, « les reporters sont par nature dépendants du sujet <sup>50</sup> » et « les faits sont eux “les boussoles” de leur voyages ». Ils possèdent, selon Kisch, le « don de l'imagination logique » (*Begabung der logischen Phantasie*), forme de l'imagination qui correspond à « la plaque sensible à la lumière des photographes » avec sa capacité à « saisir le vécu », à « observer » et à « voir ». Ces réflexions du journaliste sont d'autant plus importantes qu'elles permettent de discerner la différence qui existe entre le récit gidien et celui pratiqué par Kisch. Pour sa part, Gide consacre toute son attention sur le contact direct, audible, avec les Russes rencontrés dans le train, ce qui exclut, à ce stade, l'observation du paysage extérieur et aboutit tout naturellement à favoriser un dialogue entre « hommes », pour reprendre ici l'expression employée par Gide qui est proche de celle de « camarade ». Kisch, au contraire, favorise l'observation du visible dans la mesure où il s'agit pour le reporter de garder ses distances par rapport au paysage observé, placé sous le signe du « mouvement », de la saisie de « l'événement », les deux choses étant associées dans la pensée de Kisch <sup>51</sup>. Cette conception du visible rejoint l'analyse de Georg Lukacs dans *Histoire et conscience de classe* <sup>52</sup> dans laquelle la profession de journaliste est conçue comme une « attitude contemplative face au fonctionnement de ses propres capacités objectivées et concrétisées ». Contemplation et observation visuelle sont alors les

48. Christian Siegel, *op. cit.*, p. 20 (« Nichts ist verblüffender als die einfache Wahrheit, nichts ist exotischer als unsere Umwelt, nichts ist phantasievoller als die Sachlichkeit. Und nichts Sensationelleres gibt es in der Welt als die Zeit, in der man lebt. »).

49. Voir à ce sujet l'analyse de Christian Siegel, *op. cit.*, p. 17-18.

50. *Ibid.*, p. 17 (« Die Reporter sind naturgemäss vom Subjet abhängig »).

51. *Ibid.*, p. 18.

52. Georg Lukacs, « Geschichte und Klassenbewusstsein », Amsterdam, 1967, p. 111.

deux principes qui guident l'action du reporter. Les conséquences de ces choix idéologiques ont évidemment des conséquences directes sur la vision que Kisch nous offre de sa traversée en train de l'URSS. Un ensemble de clichés est pris durant le trajet accompli par le reporter et, à aucun moment, il ne s'agit d'interrompre ce défilé de personnages pittoresques et de paysages. Quittant Tiflis, Kisch remarque à propos de cette ville :

« Seulement pour un court moment elle (la ville) dirige son sourire vers la fenêtre et elle, séduisante, s'étend devant nous – en vain. Le train s'arrache à cette tentation. Résignés les bras retombent. La ville se rétrécit à l'horizon <sup>53</sup>. »

Rien ne permet de s'attarder sur un détail. Le voyage en train est une occasion inespérée de saisir des instantanés qui offrent une vision multiple de la société russe. La *Sachlichkeit* consiste, dans ce cas précis, à démultiplier les impressions, tout en évitant une subjectivité de mauvais aloi lorsqu'il s'agit justement de se « soumettre à l'objet » (*Hingabe an sein Objekt* <sup>54</sup>). Le voyageur n'est plus un maître de jeu, comme Gide, quelqu'un qui s'efforce de satisfaire sa « curiosité », c'est-à-dire un art de pénétrer les secrets de l'Autre, d'en saisir la faille. Kisch pose des questions, précise la nature des choses observées. Il échappe à toute idéalisation du projet soviétique. Il n'est pas question chez lui du progrès de l'humanité.

Toute oreille qui se prête à l'écoute des autres ne cherche qu'à découvrir un chant harmonieux, une sorte de communauté de chaleur autour d'un jeu, comme nous le démontre Gide. L'oreille flatte l'utopie. Elle est curieuse et accepte toute communion des voix. Tout au contraire, l'œil scrute, différencie, sépare et parfois tue. Il accroît les « proportions » et cela « en tous sens », comme nous l'indique Ovide à propos de la Méduse <sup>55</sup>. En une phrase est tirée la conclusion. Le voyageur observe tous ceux qui sont à l'arrivée du train : « La curiosité les pousse, ils contemplant les gens qui descendent avec étonnement ». La peur les guide :

« Les nouvelles gares ont la forme d'une mosquée. Elles sont construites devant la ville et personne ne va sur le perron en passant par l'entrée. Personne n'utilise la sortie. Tous font le tour du bâtiment <sup>56</sup>. »

53. Egon Erwin Kisch, *Nichts ist erregender als die Wahrheit*, op. cit., p. 186.

54. Christian Siegel, op. cit., p. 20.

55. Ovide, *Les Métamorphoses*, Paris, GF-Flammarion, 1966, p. 129 (IV-650-690).

56. Egon Erwin Kisch, *Zaren, Popen, Bolschewiken, Asien gründlich verändert, China geheim*, Berlin, Aufbau-Verlag, 1993, p. 233 (« Die neuen Bahnhöfe haben Moscheeform, sie stehen vor der Stadt, und kein Mensch geht durch den Eingang auf den Perron hinaus, kein Mensch benützt den Ausgang, alle gehen um das Stationengebäude herum »).

Il ne s'agit pas de décrire la gare, mais de saisir un peuple dans ses habitudes. Et cela ne permet pas d'évoquer simplement le rêve d'une société heureuse, thème essentiel pour Gide à l'époque de son séjour en URSS. Il s'agit d'écrire la « vérité ». Et, dans ce cas, le reporter, nous dit Egon Erwin Kisch, « doit voir et rendre le mouvement que le matérialiste dialectique reconnaît en toutes choses par opposition au matérialiste statique ; il doit mettre le passé et le futur en relation avec le présent ». Et « c'est l'imagination logique <sup>57</sup> » sur laquelle repose toute la conception développée et mise en place par Egon Erwin Kisch. Manfred Jäger précise encore la différence entre la méthode gidienne et celle de Kisch en citant le journaliste : « Le reporter n'a pas de tendance, n'a rien à justifier et n'a pas de point de vue <sup>58</sup>. »

La fameuse *Sachlichkeit* déjà citée se résume en cette phrase. Le regard est, contrairement à l'oreille, un instrument d'indépendance vis-à-vis de soi-même et des autres. Observer, en ce cas, c'est laisser se dérouler un paysage qui renferme le passé et le présent d'une réalité en transformation. Résumant ce qu'il voit en URSS, Kisch déclare :

« Dans les métiers de l'intelligence, il existe encore de nombreuses personnes qui n'approuveront l'esprit de la nouvelle volonté qu'à partir du moment où il s'imposera malgré leur résistance <sup>59</sup>. »

L'indépendance du reporter, son regard sur les gens qui passent, ne l'empêche point de les suivre dans leurs déplacements, de les poursuivre à travers les chemins de l'histoire sans en faire des héros, sans succomber au piège du dialogue harmonieux.

*Université de Lyon III.  
Département de linguistique*

- 
57. *Ibid.*, p. 23 (« Denn der Schriftsteller der Wahrheit "muss die Bewegung sehen und geben, die der dialektische Materialist im Gegensatz zum statischen in allen Dingen erkennt, er muss Vergangenheit und Zukunft in Beziehung zur Gegenwart stellen ; das ist die logische Phantasie" »).
58. Manfred Jäger, « Das Klischee einer exemplarischen "Entbürgerlichung" », dans *Text = Kritik, op. cit.*, p. 29 (« Der Reporter hat keine Tendenz, hat nichts zu recht-fretigen und hat keinen Standpunkt »).
59. Egon Erwin Kisch, *Zaren, Popen, Bolschewiken, Asien gründlich verändert, China heheim, op. cit.*, p. 34 (« [...] so herrschen in den Intelligenzberufen nicht vielfach Menschen, die den Geist des neuen Wollens erst dann bejahen werden, wenn er sich trotz ihres Widerstandes durchsetzen wird »).